

« Cette nappe d'écriture souterraine... »

Entretien avec Philippe Lejeune, réalisé par Marie-Claude Penloup

Marie-Claude Penloup : *Philippe Lejeune, vos travaux sur l'autobiographie font autorité dans le monde de la recherche, mais ils sont aussi très largement utilisés dans l'enseignement, à différents niveaux. Quelle analyse faites-vous de cet impact de vos recherches sur l'enseignement du français ? Plus largement, quel est votre point de vue sur la place des descriptions fines de genres textuels dans les années de formation qui précèdent le baccalauréat ? Cette dernière question peut encore se formuler de la manière suivante : à qui, dans le domaine de l'enseignement, s'adressent vos recherches et dans quelle mesure ?*

Philippe Lejeune : L'étude sur « Le pacte autobiographique » répondait à un besoin très simple : je voulais comprendre à quoi l'on reconnaissait une autobiographie, en quoi elle différait de la fiction, pourquoi c'étaient deux choses si différentes dans notre expérience de lecture, alors qu'elles se servaient des mêmes moyens linguistiques, et pouvaient raconter exactement la même chose ! Je n'étais pas un théoricien qui fait de la théorie pour la théorie. J'étais un chercheur débutant, troublé, qui voulait mettre de l'ordre dans la confusion du réel, s'orienter, savoir où était le nord et le sud. Les questions que je me posais, ce sont celles que se posera n'importe quel élève au bout de trois minutes : d'où vient la différence ? Et les réponses que j'ai apportées sortent de l'observation et de l'analyse : vous pouvez faire parcourir le même chemin à une classe. J'ai d'abord compris que si la différence ne venait ni de la forme ni du contenu, elle devait venir d'ailleurs : de l'acte. J'avais été alerté par la manière dont les autobiographies mettent cet acte en scène dans leurs préambules. J'ai appelé ces cérémonies d'ouverture « pacte autobiographique », j'en ai rassemblé une petite anthologie (à la fin de *L'Autobiographie en France*), et j'ai essayé de comprendre les fonctions et les moyens de cet acte. On était vers 1970 : j'appartiens à une génération qui n'a pas étudié la linguistique à l'université. J'étais calé en thème grec et en vieux français, mais je n'avais jamais lu Saussure ni Benveniste. En linguistique, je suis un autodidacte. J'ai cherché quelles théories correspondaient au phénomène que j'étais en train d'isoler et d'observer. J'ai étudié chez Benveniste la linguistique de l'énonciation, mais ça ne suffisait pas. En particulier il n'accordait pas au nom de personne la place nécessaire. Je me suis bricolé une petite théorie dont j'ai découvert ensuite... qu'elle existait déjà : la théorie des actes de langage, autrement dit la pragmatique. J'ai lu Austin, Searle. J'étais comme Monsieur Jourdain s'initiant à la

phonétique ou comprenant que quand il parle, c'est de la prose ! Ah, la belle chose que de savoir quelque chose ! Je fais souvent des interventions dans des bibliothèques publiques ou des lycées, et j'ai l'impression qu'en un quart d'heure, tout le monde peut comprendre où est le nord et le sud, ce qui donne ensuite les moyens de situer le nord-nord-ouest de l'autofiction ou le sud-sud-est du roman autobiographique. Mon problème, c'est cette maudite définition, qui est mon point de départ, et que des lecteurs... hâtifs peuvent prendre pour un point d'arrivée. Je blêmis à l'idée qu'on la fait apprendre par cœur à des élèves. Elle doit simplement faire comprendre l'acte autobiographique, qui fonctionne comme un acte de la vie réelle, avec les mêmes conséquences... Pendant de nombreuses années, quand j'avais à Villetaneuse (Paris-Nord) un enseignement sur « L'autobiographie aujourd'hui », je faisais faire à mes étudiants un « dossier de presse », c'est-à-dire que je leur demandais de rassembler, trier, analyser ces phénomènes de réception, de prendre conscience du flou du vocabulaire, de voir que les jugements de valeur avaient au moins autant de place que les jugements de nature... Je les faisais aussi écrire, pour qu'ils voient concrètement qu'écrire une petite fiction, ou s'exprimer directement, ce n'était pas pareil, même s'il s'agissait, au fond, toujours d'eux. Observer, pratiquer, puis analyser : cela peut se faire à n'importe quel niveau...

M.-C. P. : *À n'importe quel niveau, sans doute, mais pour quel(s) objectif(s) ? Cette posture de chercheur qui est la vôtre et que vous semblez préconiser pour les élèves, est-ce pour les faire mieux écrire ? Et/ou mieux lire ?*

P. L. : Pour les faire mieux... vivre ! Je sais que tel n'est pas l'objectif spécifique de l'enseignement du français, et que ma réponse risque de paraître démagogique, ou naïve, et exagérément optimiste quant aux vertus de l'écriture autobiographique. Disons donc, d'abord, pour leur faire mieux vivre... l'enseignement. Une « posture de chercheur », ce n'est pas un lourd « bagage de savoir » qu'on cherche à imposer. C'est tout léger, sportif, souple. C'est espadrille. C'est maïeutique. Freinet. Partir de l'expérience pour comprendre. Mais il n'est pas possible de comprendre sans désir. Un chercheur doit être impliqué. Rigoureux mais passionné. Ce qui suppose qu'il ait *choisi* son objet de recherche. Evidemment, j'ai eu la chance, dans l'université des années soixante et soixante-dix, de pouvoir faire ce que je voulais. Je vois bien que ce n'est pas le cas des professeurs de lycée, encore moins des élèves. Il y a les programmes. Il y a les « objectifs ». Et derrière, il y a aussi des « subjectifs », si je puis dire ! Passions et répulsions, qu'il n'est pas bon de méconnaître. Les programmes n'ont pas à être encyclopédiques, mais variés, pour qu'une fois de temps en temps, chacun y trouve son compte. Dans cette loterie, l'autobiographie n'est pas forcément un cadeau. Beaucoup d'enseignants ont fait la moue devant le « biographique » en première. Il va passer à la trappe à la rentrée 2007. C'est vrai que c'était bizarre que le roman ait été mis sur la touche. Et on peut se demander si c'est une bonne chose que le « biographique » ait été obligatoire. Peut-être exige-t-il une forme d'engagement, ou d'adhésion personnelle, qui le supposerait facultatif ? On n'est pas toujours, dans sa vie, à un moment où l'on a besoin de regarder en soi. Il y a un temps pour le souvenir, un autre pour

la projection et l'élan. On peut aimer, dans la littérature, qu'elle vous offre, à distance, de grands modèles imaginaires. Mais on peut aimer, aussi, parfois, lire des textes qui parlent directement de vraies vies, et qui soient néanmoins des œuvres d'art. Il est doux de savoir que de la particularité de sa propre vie, si ordinaire, on peut faire émerger des formes où les autres trouveront du sens, et se reconnaîtront. Quand on est bien établi dans la vie, l'autobiographie peut déranger. Dans le cas contraire, arranger, en contribuant à la construction et à la reconnaissance d'une identité. « Les élèves » ne sont pas un tout homogène. L'Association pour l'autobiographie a développé avec le rectorat d'Aix-Marseille un programme qui rencontre beaucoup d'échos dans les « zones sensibles ». Et des professeurs de ces zones ont demandé à participer à des ateliers d'écriture autobiographique. Je m'aperçois que je n'ai pas répondu à la question. « Est-ce pour les faire « mieux écrire », et/ou (?) « mieux lire » ? » Les élèves lisent-ils ou écrivent-ils « mal » ? Peut-être, mais peut-être aussi, souvent... ne lisent-ils ou n'écrivent-ils pas du tout. L'autobiographie est alors une voie, parmi d'autres, et qui dans certains cas marche mieux, pour qu'ils s'approprient l'écriture, et entrent dans la lecture.

M.-C. P. : *Vous avez glissé, dans vos recherches, de l'autobiographie des écrivains à celle des non-écrivains ? Y a-t-il lieu de les rapprocher ou faut-il au contraire les envisager de manière tout à fait distincte ? Si oui, à quels titres ?*

P. L. : J'ai glissé... mais suis-je tombé ? Je dirais plutôt que j'ai élargi mes horizons. « Glissé », d'autre part, supposerait que je ne m'intéresse plus aux écrivains. Rien de tel. J'ai commencé à travailler sur des non-écrivains vers 1978 et, depuis, j'ai publié des études sur Jean-Paul Sartre, Nathalie Sarraute, Georges Perec, Claude Mauriac, entre autres. L'autobiographie d'écrivain est un cas particulier très intéressant, parce que l'écrivain réinvestit dans son autobiographie des techniques qu'il a expérimentées dans ses œuvres antérieures : c'est ce que j'ai appelé une « écriture seconde ». Quand Alain Robbe-Grillet écrit ses *Romanesques*, il cherche à injecter dans le champ de l'autobiographie le doute fantastique de ses romans. Que sa tentative soit réussie, c'est un autre problème. Mais il est dans une intéressante posture « expérimentale ». Pas plus que le roman, l'autobiographie n'a de forme vraiment canonique, même s'il existe des modèles historiques (les *Confessions* de Rousseau) et une sorte d'« art moyen », qu'enseigne une série de manuels pédagogiques. Longtemps considérée comme une pratique d'arrière-garde, elle est peu à peu, au xxe siècle, repassé à l'avant-garde. Le trait commun, la contrainte forte qui unit les autobiographies, c'est l'engagement de vérité, le pacte. Pour le reste, les formes les plus diverses peuvent être inventées, inspirées par la poésie (Leiris), la philosophie (Sartre), la littérature à contraintes (Perec, Roubaud), le roman (Robbe-Grillet, Sarraute, Mauriac), entre autres. Tout est ouvert – c'est notre « nouvelle frontière ». L'attitude expérimentale s'est étendue... jusqu'au pacte lui-même : des variations subtiles sur des infidélités garanties fidèles, des volutes autour de l'imaginaire qu'est notre vie, sont aujourd'hui regroupées dans une zone « franche » (?) ou hors-pacte nommée « autofiction ». Le problème est de savoir si, à une énonciation ambiguë, peut correspondre une réception

également ambiguë. En fait, on a l'impression que l'autobiographie est un art naissant. Cette atmosphère d'efflorescence et de jeunesse est confirmée par le fait qu'elle est en train d'envahir les arts de l'image, en particulier la bande dessinée et le cinéma « documentaire », et qu'elle se répand comme une traînée de poudre sur Internet... Mais qui dira où s'arrête l'art, et où il peut se nicher ? J'ai toujours aimé la déclaration de Dubuffet : « *L'art ne vient pas coucher dans les lits qu'on a faits pour lui ; il se sauve dès qu'on prononce son nom : ce qu'il aime, c'est l'incognito. Ses meilleurs moments sont quand il oublie comment il s'appelle...* ». Déclaration provocante, excessive, salubre, libératrice. Je m'en souviens toujours quand je lis ces « autobiographies ordinaires », parfois conventionnelles, parfois très inventives, où des inconnus trouvent des voies inédites pour donner la note spécifique de leur vie. J'ai lu d'abord des autobiographies ordinaires du XIX^e siècle (à commencer par celle de mon arrière-grand-père, Xavier-Édouard Lejeune, employé de commerce, écrivain du dimanche, que j'ai publié sous le titre *Calicot*), puis des autobiographies d'aujourd'hui publiées « à compte d'auteur », et, depuis 1992, beaucoup de celles qui sont déposées à l'Association pour l'autobiographie (APA). J'ai dû en lire des centaines, et elles forment dans ma mémoire une sorte d'immense texte unique, une fresque où viennent s'insérer, intertextuellement, les nouveaux récits de vie que je lis, qu'ils soient de non-écrivains ou d'écrivains. Le lecteur d'autobiographie ordinaire n'est pas un dégustateur d'art, mais un humain curieux de la vie des autres humains, qui devine, complète, interprète, collabore par son écoute à un récit dont il devient le co-auteur, en quelque sorte...

M.-C. P. : *La notion d'écriture (ou d'écritures) pour soi vous parle-t-elle ? Comment l'articulez-vous avec celle d'autobiographie ?*

P. L. : Ces scrupules de vocabulaire témoignent sans doute autant d'une gêne que d'un louable souci théorique. L'autobiographie n'est pas bien vue. Comme art, c'est un ersatz, une banlieue. Comme acte, c'est une agression (« Raconte pas ta vie ») ou un vice en « -isme » (narcissisme, exhibitionnisme, etc.). Le mot lui-même n'est pas bien joli. En plus, il a une extension variable : le pacte autobiographique (l'engagement de dire la vérité sur soi) peut régir des types de textes assez différents : autobiographie proprement dite (récit d'une vie entière, ou de fragments significatifs), mais aussi autoportrait, journal... On s'embrouille un peu. Et puis « graphie » convient-il à des performances orales (entretiens) ou visuelles (photo, peinture, BD, cinéma), et « auto » à des coproductions ?... Alors on chipote, on raffine, on rebaptise à tire-larigot. En éducation permanente et en sociologie, on parlera d'histoires de vie ou de récits de vie. En littérature, où l'on tient à l'écrit, on a d'abord essayé les « Écritures du moi », vite remballées (le moi est haïssable), pour céder place aux « Écritures de soi », plus bouddhiques, soyeuses et consensuelles... Le pluriel est de rigueur, il ouvre à toutes les formes. Et voilà, dernière innovation, que vous me proposez « les écritures pour soi », substituant la destination au contenu... Est-ce parce qu'on aurait honte, aussi, d'un bon vieux mot, tout simple et doux, pur coton, le mot « intime », qui avait l'avantage (car c'est un avantage, pour les mots, d'être ambigus, la pensée circule mieux) de fondre « de soi » et « pour soi » ?

« Écritures pour soi » est très restrictif : presque toutes les écritures autobiographiques sont pour autrui, y compris une grande partie des pratiques actuelles du journal, je pense à Internet. L'expression que vous proposez ne conviendrait guère qu'à la zone privée ou secrète du journal... Il est vrai qu'elle est immense, mais silencieuse... Justement, vous ne m'avez pas posé de question sur le journal, et pourtant...

M.-C. P. : *Pour dire vrai, ma souris a fourché, et c'est sur l'expression écriture(s) de soi que je voulais vous solliciter. Tant mieux pour ce lapsus puisqu'il nous vaut ce discours à découvert sur l'intime ! Mais revenons à notre entretien... quelle question voulez-vous donc qu'on vous pose, à la fin ?*

P. L. : Peut-être comment j'ai glissé de l'autobiographie au journal ! C'était un retour à la case départ. Je suis diariste depuis 1953, cela fait donc 53 ans. Pas de manière continue, Dieu merci. Mon journal d'adolescent était un choix par défaut : je n'étais capable de rien d'autre. Arrivé à la trentaine, je me suis jeté dans l'autobiographie pour donner une forme à ma vie et essayer de lui trouver un sens. Je pensais, je pense toujours, que dans ce domaine presque tout reste à inventer. D'où le choix d'étudier des pionniers, comme Leiris ou Perce. Arrivé à la cinquantaine, je suis revenu au journal avec de nouvelles idées. En particulier que les faiblesses du journal étaient vraies. Et qu'une autobiographie qui ne faisait pas large place à ces défaillances, si belle fût-elle, était du *toc*. Que la seule expression exacte du mouvement de notre vie devait résulter d'un équilibre entre les deux. Le journal est comme nous : il ne connaît pas sa fin. L'autobiographie classique, qui reconstruit le passé pour l'adapter au présent, fonctionne au contraire, comme presque toutes les créations artistiques, à partir de la fin. Elle est aristotélicienne. La plupart des expérimentations autobiographiques actuelles mettent en cause le modèle narratif de la biographie et l'idée d'œuvre fermée. Un texte qui « représente » notre vie ne peut être qu'une sorte d'installation ouverte. Une sorte de journal de nos autobiographies, où le journal a le dernier mot, comme la mort dans notre vie. Je viens de vous résumer ma philosophie actuelle. Vous ne m'avez pas posé de question sur le journal, parce que, malgré sa présence dans le fameux « biographique » de Première, en classe, on ne sait pas trop quoi en faire. C'est une pratique (sauvage) de certains élèves (surtout filles), qui pousse comme de la mauvaise herbe, au mépris de l'orthographe et de la composition, et parfois de la morale. Mais c'est aussi un atelier d'écriture et une sorte de... vivier.

M.-C. P. : *Établissez-vous des liens entre l'écriture de soi hors école et l'écriture de soi à l'école ?*

P. L. : Ce vivier, peut-être faut-il le laisser tranquille, l'alimenter ou l'exploiter indirectement...

M.-C. P. : *Vous aimez bien l'indirect, n'est-ce pas, dès qu'il s'agit de recourir à l'écriture autobiographique en classe ? Mais faut-il aller jusqu'à proscrire toute sollicitation directe ? Pour tout vous dire, j'ai l'impression que vous glissez toujours un peu vite à chaque fois qu'il s'agit de donner votre point de vue sur cette question. Comme si vous étiez à la fois séduit (vous dites plus haut : « L'autobiographie est alors une*

voie, parmi d'autres, et qui dans certains cas marche mieux, pour qu'ils s'approprient l'écriture, et entrent dans la lecture ») *et méfiant, voire agacé* : « On ne vient pas au collège pour raconter sa vie. On vient pour apprendre¹ » *ou encore* : « Les activités d'écriture autobiographique risquent d'être des catastrophes si elles sont pratiquées sans discernement ou sans délicatesse² ». *Êtes-vous d'accord avec mon analyse ? Au fond, l'écriture autobiographique vous paraît-elle chose trop sérieuse pour être laissée à d'autres mains qu'à celles de rares enseignants charismatiques ?*

P. L. : Je n'esquive pas : au contraire, j'insiste sur la prudence ; et d'abord par souvenir des imprudences que j'ai commises. J'avais présenté, dans *Moi aussi*, en 1986, un exercice auquel j'ai fini par renoncer, parce qu'il était trop direct, trop impliquant : « Racontez votre vie sur une feuille de papier recto-verso ». Plus tard, il m'est arrivé, après d'autres exercices, de proposer à mes étudiants : « Racontez un tournant de votre vie », et ce fut un moment si émouvant que je n'ai plus jamais recommencé. Quand on déclenche des confidences, il faut être en mesure d'en assurer le « suivi ». Encore avais-je à faire à de jeunes adultes, qui avaient choisi un enseignement d'autobiographie. Au lycée, au collège, c'est différent. Je suis d'autant plus prudent que moi-même je n'ai jamais enseigné dans le secondaire. Et je vous avouerai que j'ai été un peu éberlué par le sujet d'« écriture d'invention » (drôle d'expression, s'agissant d'autobiographie !) donné au bac technologique en 2004 : on provoquait des adolescents, un jour d'examen, à se mettre en posture autobiographique, il fallait raconter dans son journal son projet autobiographique, et en réaliser une séquence. Si vous preniez les choses au second degré, vous pouviez faire semblant, et inventer n'importe quoi. Mais je suppose que bon nombre d'élèves ont répondu au premier degré, et que les correcteurs ont dû en être perturbés ou embarrassés. J'espère que ça les a rendus indulgents ! Donc c'est vrai que je suis prudent. Les enseignants qui envisagent de transformer leur classe en atelier d'écriture autobiographique devraient d'abord suivre eux-mêmes un atelier de ce genre. Mais prudence ne signifie par abstention ! Jusqu'au bout (je viens de prendre ma retraite), j'ai fait écrire des textes autobiographiques à mes étudiants. Effectivement, c'est par le jeu et l'indirect qu'on arrive souvent à approcher et exprimer, et à partager, ce qui fait problème. Et en même temps, il y a quelque chose de salubre dans la légitimation directe par l'enseignant ou l'institution de la valeur de l'existence de chacun. Brusquement, l'injonction décourageante : « Raconte pas ta vie » se trouve désamorcée.

M.-C. P. : *Pour rester sur la question de la place de l'autobiographie à l'école, que pensez-vous de cette prise de position de l'écrivain Brigitte Smadja : « Si les missions de l'école éclatent dans tous les sens, elle va perdre sa mission fondamentale qui est la transmission des savoirs. [...] On n'a pas besoin de lui [à l'école] demander de réparer des identités vacillantes, de colmater les brèches, de faire écrire les gens sur leur vie, non ! » ?*

1 Philippe Lejeune, *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*, Paris, Le Seuil, p. 139.

2 P. Lejeune, *ibid.*, p. 150.

P. L. : Vous devinez ma réponse... Les savoirs ne sont pas des paquets qui se transmettent selon des recettes éprouvées : il faut que les envoyeurs s'assurent que les destinataires sont désireux et capables de les accueillir. D'autre part, les missions de l'école « n'éclatent pas dans tous les sens » : l'instruction y a toujours été associée à l'éducation et à la socialisation. Simplement, l'école d'aujourd'hui s'adresse à presque toute la société, ce qui n'était pas le cas autrefois. C'est cela qui, d'une certaine manière, « éclate », et face à cet éclatement, il est hors de doute que « faire écrire les gens sur leur vie » est l'un des chemins possibles d'une éducation et d'une socialisation qui, à leur tour, peuvent rendre possible l'instruction. Vous trouvez ce même mouvement en sciences de l'éducation et en formation permanente, avec le développement actuel des « histoires de vie ». Cette écoute, cet encouragement à reconstruire des identités « vacillantes », sont utiles à la « transmission des savoirs ». En tout cas, les programmes autobiographiques de troisième et de première rencontrent un bon accueil de la part des élèves, semble-t-il. Ce n'est ni démagogie ni facilité, de la part de l'école, que de prendre en compte l'expérience vécue des élèves et leur histoire. C'est simplement respectueux, réaliste, et pas facile du tout.

M.-C. P. : *Mais ne risque-t-on pas, ce faisant, de faire passer les élèves à côté de l'expérience de l'altérité que suppose l'écriture, de ce décentrement qu'elle impose et qui amène Virginia Woolf (dans Journal d'un écrivain) à affirmer : « C'est une erreur de croire que la littérature peut être prélevée sur le vif. Il faut sortir de la vie. Il faut sortir de soi [...] » ?*

P. L. : Virginia Woolf elle-même n'a-t-elle pas tenu un journal ? Nous le lisons avec délices, alors qu'il est « prélevé sur le vif ». D'autre part, pourquoi l'altérité ou le décentrement que supposerait « l'écriture » passeraient-ils forcément par « sortir de la vie » et « sortir de soi » ? Créer une forme, apprendre à produire un effet, c'est un travail qui peut se faire en restant dans le champ de l'expérience vécue. Sans doute l'apprend-on plus facilement en sortant de ce champ, mais rien n'empêche d'y revenir pour y appliquer ce qu'on a appris. Il faut éviter de confondre écriture et fiction.

M.-C. P. : *Écriture autobiographique et atelier d'écriture font-ils ou feraient-ils bon ménage en classe, d'après vous ?*

P. L. : La participation à un atelier doit être volontaire ; et, en atelier, les consignes autobiographiques ne sont pas forcément les meilleurs chemins, ni les seuls, vers l'expression autobiographique ; mais, une fois rappelés ces principes, je me sens mal placé pour dire ce qui fait bon ménage en classe, vu mon peu d'expérience du terrain. La seule chose que je me permets d'ajouter, c'est qu'il vaut sans doute mieux être deux que seul dans une aventure de ce genre : dialogue, contrôle réciproque, double identité face aux élèves, recours extérieur, tout devient plus souple, plus simple...

M.-C. P. : *Philippe Lejeune, votre étude sur les journaux intimes des jeunes filles du XIX^e siècle³ a fait date. Votre fréquentation des journaux intimes des jeunes gens*

3 Philippe Lejeune, *Le moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Le Seuil, 1993.

d'aujourd'hui vous a-t-elle conduit à certains constats, ne serait-ce qu'en termes de grandes tendances, sur le « moi » des adolescents de ce début de siècle ?

P. L. : Il y a une différence de nombre. Au XIX^e siècle, seules les jeunes filles des classes dirigeantes tenaient des journaux ; aujourd'hui pratiquement toutes les adolescentes sont scolarisées jusqu'à 16 ans, et beaucoup en tiennent. Et puis une différence d'injonction. Autrefois, il s'agissait plutôt d'une éducation morale (initiée et parfois contrôlée par les éducatrices) : on se formait. Aujourd'hui, plutôt d'un terrain de « jeu » psychologique (une zone privée, hors contrôle) : on se cherche, on s'exprime. À la jonction entre ces deux univers, dans les années cinquante-soixante, les livres de l'abbé Quoist (*Le Journal de Dany, Le Journal d'Anne-Marie*), à la fois moralisateurs et libérateurs. En fait, derrière ces pratiques d'aujourd'hui, « spontanées », apparemment « libres », il y a aussi une idéologie formatrice, celle de la « résilience ». L'écriture permet de rebondir (idéologie que vous avez dû voir à l'œuvre dans la plupart de mes réponses !). Les très rares journaux d'adolescentes publiés et vendus avec succès (le *Journal d'Anne Frank*, à partir des années cinquante, et *Des cornichons au chocolat* de Stéphanie dans les années quatre-vingt) sont des modèles de résilience. Deux autres traits contemporains : l'atmosphère « collective », la présence du groupe des « pairs » (trait qu'on retrouve aujourd'hui sur Internet avec les *blogs* et ce que j'ai appelé les « intimités de réseau ») et la porosité des genres d'écriture : notes de lecture, listes, poèmes, essais graphiques font souvent partie du journal. Je n'ai parlé que des adolescentes, parce qu'elles forment à cet âge l'immense majorité des diaristes. Vous m'interrogez sur les pratiques des adolescents d'aujourd'hui, mais qu'en sais-je ? Je les connais « statistiquement » par les enquêtes que j'ai faites au lycée d'Ambérieu-en-Bugey en 1993 et en 2005⁴, par celle que vous avez menée dans l'académie de Rouen⁵ ; et « directement » par la lecture de certains des journaux recueillis par l'association « Vivre et l'écrire »⁶, ou déposés à l'Association pour l'autobiographie⁷. Ces journaux-là sont souvent des journaux de crise, plus ou moins surmontée, leur dépôt étant, en même temps qu'un acte de témoignage, une sorte d'appel. Les journaux, bien plus nombreux, d'existences moins secouées, restent cachés dans les tiroirs de leurs auteurs. Mon enquête sur le XIX^e siècle a fait sortir de l'ombre une centaine de journaux de jeunes filles, la plupart inconnus. Aucune enquête du même genre n'a été faite pour le XX^e siècle, et il est hasardeux de raisonner sur de rarissimes journaux publiés. Et nous voilà à l'aube du XXI^e siècle. On peut raisonner sur ce qui est visible (en ce moment, on parle beaucoup des *blogs*), mais cela ne doit pas faire oublier cette nappe d'écriture souterraine qui contient le secret de la jeunesse d'aujourd'hui – et du monde de demain ?...

4 Cf. *La Faute à Rousseau*, n° 3, juin 1993, et n° 40, octobre 2005.

5 Marie-Claude Penloup, *L'Écriture extrascolaire des collégiens*, Issy-les-Moulineaux, ESF, 1999.

6 « Vivre et l'écrire », 12, rue de Recouvrance, 45000 Orléans. Cf. *La Faute à Rousseau*, n° 39, juin 2005.

7 APA, La Grenette, 01500 Ambérieu-en-Bugey. Cf. dans *La Faute à Rousseau*, n° 35, février 2004, une présentation par Catherine Bogaert des journaux de l'APA.